

ASSELIN, ALAIN et JACQUES CAYOUEPTE. *Curieuses Histoires de plantes du Canada 1867-1935*. Préface de JACQUES MATHIEU. Québec, Éditions du Septentrion, 2019, 252 p. ISBN 978-2-89791-091-4

René Bouchard

Volume 18, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072926ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072926ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, R. (2020). Review of [ASSELIN, ALAIN et JACQUES CAYOUEPTE. *Curieuses Histoires de plantes du Canada 1867-1935*. Préface de JACQUES MATHIEU. Québec, Éditions du Septentrion, 2019, 252 p. ISBN 978-2-89791-091-4]. *Rabaska*, 18, 315–318. <https://doi.org/10.7202/1072926ar>

Comptes rendus

ASSELIN, ALAIN et JACQUES CAYOUE. *Curieuses Histoires de plantes du Canada 1867-1935*. Préface de JACQUES MATHIEU. Québec, Éditions du Septentrion, 2019, 252 p. ISBN 978-2-89791-091-4.

Avec ce quatrième volume, Alain Asselin et Jacques Cayouette nous lèguent une récolte fascinante de plantes curieuses du Canada, un herbier historique sans précédent, amorcé à l'ère des Vikings, installés vers l'an 1000 à l'anse aux Meadows à Terre-Neuve, près du détroit de Belle-Isle, et complété par la publication à Montréal, en 1935, de la colossale *Flore laurentienne* du plus grand des botanistes québécois et canadiens, le frère Marie-Victorin (1885-1944). L'ensemble de ces quatre volumes constitue une somme impressionnante de connaissances, marquée au coin de l'appropriation scientifique du pays et comprenant « plus d'une centaine d'histoires, près de 1 200 pages et 300 illustrations d'une remarquable qualité », souligne Jacques Mathieu dans la préface de ce dernier tome. Cette œuvre est une véritable prouesse, tant pour la beauté de ses illustrations que pour la multitude et la richesse de ses informations botaniques, culturelles et ethnohistoriques inédites.

L'économie générale de ce dernier titre, comme les trois ouvrages précédents signés par Asselin, Cayouette et Mathieu (voir le compte rendu publié dans *Rabaska 16*, p. 229-234), repose sur des repères d'ordre chronologique, échelonnés entre 1867 et 1935 et centrés ici sur le territoire du Québec. Distribuées en autant de chapitres, ce livre raconte 34 histoires faites de personnages attachants et parfois déroutants, d'itinéraires souvent surprenants et d'usages étonnants de plantes associées à des savoirs scientifiques ou populaires. Nombre d'encarts variés les parsèment et focalisent en gros plan sur divers petits manuels d'agriculture originaux ou de chercheurs soucieux de trouver la clef du savoir dans l'examen minutieux de plantes providentielles. Ils colorent les pages de ce livre d'aperçus insoupçonnés sur l'histoire de la botanique en lien avec les préoccupations du temps. Mais surtout ils montrent « des hommes et des femmes préoccupés par une meilleure compréhension du monde végétal et de ses usages », partageant l'idéal de Marie-Victorin inscrit dans les pages liminaires de ce

livre : « Les plantes ont mille points de contact avec l'homme, s'offrant à lui, l'entourant de leurs multitudes pour servir ses besoins, charmer ses yeux, peupler ses pensées : elles ont en un mot une immense valeur humaine ».

Voilà le mot-clef : l'humain ! De cette fin du XIX^e siècle jusqu'à la première moitié du XX^e, les auteurs évoquent une longue théorie de personnages contrastés, tous aimantés par leur passion pour les applications de la botanique. Avec une fine érudition et beaucoup d'empathie pour leur sujet, ils décrivent la destinée de ces hommes et femmes – politiciens, médecins, sœurs et religieux, scientifiques, professeurs, horticulteurs, gens d'affaires, ingénieurs ou tout simplement agriculteurs –, qui participent à l'évolution des savoirs sur les végétaux en fonction de leurs intérêts, soit alimentaire, forestier ou scientifique. Leurs investigations du patrimoine végétal québécois décrites avec minutie dans ce livre mènent ces derniers à des expérimentations surprenantes, parfois jusque dans les régions les plus excentrées du Québec, de Rivière-Pentecôte sur la Côte-Nord jusqu'aux portes de la Baie d'Hudson, sinon le plus souvent dans l'arrière-cour des agglomérations urbaines de Montréal et Québec.

Du lot citons quelques cas de figure exemplaires liés au sort de certaines plantes vedettes comme le tabac. Leur histoire culturelle réserve de fascinantes surprises. William Christopher Macdonald (1831-1917), tout à la fois mécène exceptionnel et fabricant d'un tabac à chiquer à saveur sucrée, fort populaire à son époque, a financé à coup de millions de dollars le Collège Macdonald, une institution phare dans le monde agricole et universitaire. De plus, sa manufacture, la plus grande usine au Canada dans son domaine, fournissait ce campus de l'Université McGill, réputé dans le monde anglo-saxon, en cendres de tabac pour des expériences sur les insecticides. L'un allant de pair avec l'autre, on comprend qu'il pouvait publiciser son tabac à chiquer en vantant avec conviction « Le tabac qui a du cœur » ! Au-delà de l'aspect anecdotique de l'affiche publicitaire, le tabac n'a cessé d'aiguiser la curiosité scientifique des écoles d'agriculture et le goût des expérimentations chez leurs élèves.

Forte personnalité du monde politique, Philippe Landry (1846-1919), diplômé en 1867 de l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, publie en 1878 *Traité populaire d'agriculture théorique et pratique*, dans lequel il décrit avec précision comment obtenir un tabac de bon goût. Fumier de mouton et casseau de bouleau, écimage des plants, fermentation des feuilles disposées en manques, sont des conditions essentielles pour obtenir au bout d'un an un tabac excellent à fumer. Gare toutefois à la nicotine ! Les Filles de la charité de l'Asile de la Providence de Montréal préviennent dès 1869 ses usagers de certains effets néfastes du tabac. Leur *Traité élémentaire de matière médicale et guide pratique*, une brique de 1 600 pages résumant

les connaissances médicales du temps, présente dans les 800 pages de son deuxième chapitre un très grand nombre de matières guérisseuses d'origine végétale. La poudre de tabac, remède efficace pour le traitement du tétanos, sert au lavement des corps. Mais attention à l'empoisonnement ! L'alcaloïde puissant qu'il contient, la nicotine, est un poison si violent qu'il suffit d'une goutte pour tuer un chien !

De nombreuses publications sur la culture de cette plante, à la fin du XIX^e siècle, illustrent que le « tabac canadien » devient même un facteur de l'identité canadienne-française, comme on le verra dans les illustrations d'un Massicotte ou d'un Julien. La langue de la traite des fourrures en a gardé aussi une marque indélébile. « Faire une pipe », dans le langage coloré des *Voyageurs*, c'était pour eux faire une pause pour se « détendre » en fumant une pipe, après avoir canoté sans relâche pendant quatre ou cinq kilomètres ! Le Québec n'est pas devenu pour rien le principal producteur de tabac au Canada jusqu'au début du XX^e siècle. Vers les années 1950, les cigares « canadiens » étaient encore vendus dans les magasins Blatter de Montréal. À ce sujet, rappelons que l'« ébriété » causée par la fumée de tabac, vantée par les médecins aux XVII^e et XVIII^e siècles, a vite supplanté la jusquiame noire, aussi appelée « l'herbe du diable » sans doute pour ses propriétés nocives. On retrouvait la plante en Nouvelle-France d'après les restes de jusquiame retrouvés par les archéologues sur le chantier Cartier-Roberval. La culture du tabac, avant son éradication presque complète au dernier siècle dans la région de Lanaudière et de Joliette en particulier, le royaume du tabac au Québec, a fait heureusement l'objet d'enquêtes ethnographiques pour en garder une empreinte essentielle dans la mémoire.

De ce point de vue-là, ce livre m'apparaît aussi comme un compendium de connaissances ethnobotaniques touchant à l'usage folklorique des plantes, à la médecine populaire, au génie descriptif du langage québécois à ce chapitre. Des quatre principales plantes industrielles ensemencées au Québec, outre le tabac, figure la culture du lin, notamment le *lin en doux*, dont on tirait la filasse. Comment ne pas deviner dans le vocabulaire des étapes de la culture de cette plante – fanage, égrenage, rostage, rouissage, brassage, écochage, sérançage –, toute la richesse des savoir-faire traditionnels ? De grands botanistes, Jacques Rousseau ou Marcel Raymond par exemple, n'ont pas hésité à consacrer temps et énergie à l'étude des savoirs populaires en botanique. Dès 1893, Carrie Mathilda Derrick (1862-1941), première femme scientifique de carrière dans une université canadienne, n'hésitait pas non plus à publier une première compilation sur les usages folkloriques des plantes dans sa région natale de Clarenceville dans les Cantons-de-l'Est. Elle récidivera en 1896 sur le même sujet. Issue de ses enquêtes, « The Folk-Lore of Plants » et « A few notes on Canadian plant-lore », parues dans

le *Canadian Record of Science*, une riche pharmacopée décline ses bienfaits au regard de maladies pour lesquelles l'usage populaire a associé les vertus curatives des plantes locales. Le grand Marie-Victorin, mort sans soutane à une époque où cela tranchait entre fidélité et infidélité, selon le mot du Frère Untel, même lui n'a pas hésité dans sa colossale *Flore laurentienne* à recueillir les leçons pratiques du génie populaire. Bourreau des arbres, quatre-temps, bleuets, gueules noires, catherinettes, bois de plomb, herbe à la puce, petits cochons, épinette, bois d'original, bois d'enfer, thé des bois, sont des appellations d'origine populaire cueillies « dans cette autre école dont les murs sont les quatre points cardinaux, et le toit la voûte azurée du ciel. »

Dans leur mot de la fin, les auteurs avouent que ce portrait des connaissances des plantes et de leurs usages au Québec, entre 1867 et 1935, « constitue à l'évidence une tâche en devenir », bien conscients qu'ils sont des limites de leur ouvrage et du choix des histoires qu'ils ont privilégiées. Ils ont réussi pourtant sans l'ombre d'un doute à nous intéresser à l'importance des végétaux et à leurs usages singuliers dans notre histoire. On ne peut qu'applaudir les auteurs de nous avoir livré un si bel ouvrage et les remercier d'y avoir mis toute leur passion et leurs connaissances. Marie-Victorin aurait été heureux de les accueillir en personne dans son « Jardin enchanteur » de la Laurentie.

RENÉ BOUCHARD

Société québécoise d'ethnologie

BOUCHARD, MARIE-PIER. *Vivre au cœur de « paroisses de femmes » dans la région de Charlevoix 1940-1980*. Québec, Presses de l'Université Laval, « Autour de l'événement », 2019, 161 p. ISBN 978-2-7637-4197-0.

Ce volume s'inscrit dans le sillage d'une recherche, menée en 2016 auprès de 17 femmes âgées entre 65 et 90 ans, pour l'obtention d'une maîtrise en histoire des femmes à l'Université Laval. L'auteure, Marie-Pier Bouchard, s'est intéressée à la vie de ces femmes dont le mari devait s'exiler en dehors de la région de Charlevoix pour assurer le gagne-pain de la famille. Son livre nous plonge dans l'organisation, la débrouillardise et l'ingéniosité dont devaient faire preuve ces femmes dans leur quotidienneté. En leur cédant la parole, l'auteure a délibérément choisi d'exprimer la richesse des sentiments et du vécu de ces Charlevoisiennes. L'échantillonnage des participantes couvrent deux périodes : une plus ancienne, où les femmes ne disposaient peu ou pas des appareils qui facilitent aujourd'hui la vie, comme les électroménagers, et